

**THÉÂTRE** Face à la crise, la Cie Sugar Cane mitonne ses «Sweet Potatoes».

# Dans la purée, mais fermes

DOMINIQUE BOSSHARD

Comme d'autres secteurs, l'industrie automobile souffre de la crise économique. Partiellement mis sur la touche, Daniel, ouvrier dans la cinquantaine, n'est plus en mesure de financer le stage que Douce, sa fille, rêvait d'effectuer en Angleterre. Mille quatre cents patates, c'est trop cher pour eux, dit d'emblée le père de «Sweet Potatoes», un titre qui se donne à lire au sens propre ou figuré. D'emblée aussi, cette pièce du Français Philippe Sabres a remporté l'adhésion de la compagnie neuchâteloise Sugar Cane. Elle en assumera la création dès mardi prochain au théâtre du Passage, à Neuchâtel, où elle bénéficie de trois saisons en résidence.

## Refus du naturalisme

«Je connais peu de pièces dont l'écriture est à ce point quotidienne», défend le metteur en scène Frédéric Mairy, entouré de sa petite troupe. «En outre, rien n'est donné au départ; on progresse par rebondissements, on sent quelque chose va se passer, mais on ne sait pas quoi». Et le propos s'est avéré à la hauteur de cette construction convaincante: à la confrontation familiale se superposent des enjeux économiques et sociaux, hélas d'une brûlante actualité. «Sabres nous en dit beaucoup sur notre monde, sur les difficultés financières des gens, sur le secteur secondaire qui, aujourd'hui, a perdu beaucoup d'importance. Et il le dit avec simplicité, sans maniérisme ni misérabilisme.»

Concrète mais à mille lieues du naturalisme, la scénographie très lumineuse de Nicole Grédy s'est mise au diapason de cette simplicité et de ces personnages qui, malgré tout, sont décidés à rester debout. Eparpillées sur le plateau, douze petites tables très colorées auront la mobilité requise pour assurer la transition entre les scènes d'intérieur et d'exté-



Carine Martin et Philippe Morand dessinent les contours d'une relation père-fille qui oscille entre douceur et dureté. DAVID MARCHON

## «Sabres nous en dit beaucoup sur notre monde, sur les difficultés financières des gens, sur le secteur secondaire.»

FRÉDÉRIC MAIRY METTEUR EN SCÈNE, COFONDATEUR DE SUGAR CANE

rieur, aux ambiances très différentes. «Nous avons réduit les accessoires au minimum, tout cela reste très épuré. J'aime que le public puisse se projeter dans ce qu'il voit et accéder à un autre imaginaire.»

L'omniprésence d'une musicienne sur le plateau l'y invitera sans doute aussi. Eclectique et très souple, la violoncelliste Sara Oswald assume les transitions et se glisse dans le dispositif scénique

en faisant, tout d'abord, bruit de tout ustensile. Ainsi légitimée, pourrait-on dire, elle y conquiert sa place à coups d'archet, qui tantôt soutiennent le rythme des scènes, tantôt s'inscrivent en contrepoint. «Sa présence sur scène, où parfois même elle entre en interaction avec les comédiens, nous permettait, une fois encore, de nous éloigner du réalisme», estime le metteur en scène.

Pas au point, car là n'est pas le propos, de brouiller toutes les cartes, ni de mettre en péril la crédibilité des personnages et de leur milieu. En garantie, le metteur en

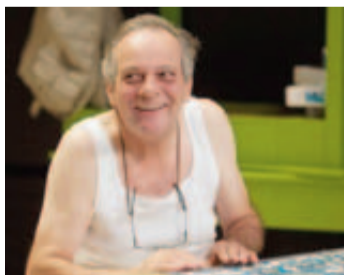
scène mentionne le choix de ses comédiens, Carine Martin et Philippe Morand. «Au théâtre, les rôles d'ouvriers ouvrent souvent la porte à une interprétation extrêmement construite. Philippe, lui, a un côté très terrien, très direct, tout en étant rempli d'humanité et de tendresse», louange Frédéric Mairy, une fois l'intéressé parti. «Il suffit de le voir pour se dire qu'il aurait pu faire un bon mécanicien.»

**INFO+**  
Neuchâtel: théâtre du Passage, 24, 25 et 26 octobre à 20h, 27 octobre à 18h (supplémentaire), 28 octobre à 17h.

## EN COULISSES

### Philippe Morand, comédien.

«Quand Frédéric m'a sollicité pour ce rôle, le nom de Philippe Sabres me disait quelque chose, mais je ne savais plus exactement quoi! En fait, je l'avais rencontré quand je dirigeais le Poche à Genève, mais je n'avais pas suivi ses écritures. Grâce à Frédéric, j'ai pu découvrir cette pièce, que je trouve bien écrite, bien construite, bien dialoguée. Cette proposition était très intéressante en raison, aussi, du rôle important qu'il m'incombe d'y tenir, puisque Carine et moi en sommes les seuls personnages. C'est un rôle de mon âge, et tellement bien observé que l'on peut assez aisément devenir mécanicien auto avec ce langage-là. Je dirais que les mots construisent le personnage; composer, ensuite, sa silhouette, l'incarner physiquement,



n'a pas été si compliqué que ça. J'ai l'impression qu'il est aussi buté que moi, qu'il défend ses convictions avec une énergie qui ressemble assez à la mienne. Il a fallu, bien sûr, aller chercher ce qui fait la saveur du monde ouvrier, mais d'une certaine manière, le matériau premier c'est moi, avec ce que je suis et mes expériences. Je n'ai pas eu à forcer beaucoup ma nature pour entrer dans ce costume-là.»

### Carine Martin, comédienne.

«La pièce, les dialogues, sont très bien écrits; Philippe Sabres est aussi comédien, on sent qu'il a l'habitude de se mettre un texte en bouche. Au premier abord, on croit que ce texte est facile, mais quand on commence à l'apprendre, on se rend compte que les tournures de phrases sont plus compliquées que cela. Elles ne sont pas forcément typiques de notre façon de parler ici! Mon personnage est bien dessiné, complexe et touchant, comme l'est aussi le père. Tous deux sont magnifiques. Cette pièce m'a apporté l'un de mes plus beaux rôles depuis que je suis professionnelle. Avec mon one woman show (réd: «Et les enfants d'abord», couronné par le prix François Silvant en 2011), j'étais



seule en scène pendant plus d'une heure, j'abordais plein de personnages. Mais j'évoluais dans un autre registre. Cette fois-ci, le personnage traverse toute la pièce, je peux vraiment l'accompagner, y mettre plusieurs couleurs. C'est très enrichissant. Et j'ai la chance, en plus, de jouer au côté de Philippe et de Sara; elle aussi nous porte, même si, elle, croit qu'elle est un peu à part (rire).»



### Sara Oswald, musicienne.

«J'ai déjà partagé la scène avec des comédiens, avec Yvette Théraulaz notamment (réd: dans «Histoires d'elles»); mais ça reste assez rare. Dans ce genre d'exercice, on ne peut pas vraiment se relâcher, comme il est possible de le faire lors un concert. En plus, dans «Sweet Potatoes», je joue sans partition, ce qui exige une attention de tous les instants.»